# INTRODUCTION GÉNÉRALE

Ruggero guardava con muta bramosia quella città che pareva fatta d'oro e pensava alle malinconiche e tetre città della sua Normandia, sepolte fra la nebbia, povere, quasi barbare. In quel mattino, dall'alto della torre, egli riconosceva che veramente Palermo era quale i racconti dei viaggiatori la dipingevano, una città meravigliosa, incantevole, la terza città del mondo! Ah essere padrone di quella terra, essere signore di quel paradiso, farne la sede e la reggia di una nuova signoria, di una monarchia forte e potente...

[Luigi Natoli (William Galt), *Storie e leggende di Sicilia*, Palerme, 1982, 1, p. 125-126].

À partir du milieu du XIº siècle, les troupes commandées par les Hauteville entreprirent la conquête de la Sicile arabo-musulmane. Cette aventure militaire qui donna naissance à un royaume original mit en contact des populations diverses. Du côté des conquis, la population est arabo-musulmane¹, intégrant des chrétiens hellénophones; du côté des conquérants, venus du sud de l'Italie, se mêlent des Latins venus d'horizons lointains, d'autres Latins, installés depuis plusieurs générations dans la région, des Calabrais hellénophones, pour ne citer que les plus nombreux. Ces groupes ne peuvent toutefois être désignés qu'avec approximation et le terme de groupe lui-même ne peut être utilisé qu'avec beaucoup de prudence, en raison de la rareté des informations précises sur ces deux ensembles, de leur diversité interne et des interactions constantes entre eux. La notion de «groupe» retenue ici en raison de sa polysémie na va pas elle-même sans soulever de problèmes².

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Pour la définition de ces termes, cf. *infra*.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> On verra sur cette notion et les difficultés de son utilisation pour les sociétés médiévales, V. Van Renterghem, «Introduction» au dossier *Groupes sociaux et catégorisation sociale dans le* dār al-islām *médiéval (VII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles), Annales islamologiques*, 42 (2008), p. XXIX-LI. L'auteur y insiste, en particulier, sur l'impossibilité de délimiter des groupes ethniques.

La diversité culturelle sicilienne n'a rien d'exceptionnel pour l'époque mais elle soulève plusieurs problèmes de gouvernement qui, à l'échelle de l'Occident chrétien médiéval, ne se retrouvent que dans la péninsule ibérique, un peu ultérieurement<sup>3</sup>.

La cohabitation de groupes et individus de religion, de langue et de droit distincts, est la situation la plus commune dans la Méditerranée du XIIe siècle, dans le monde islamique en particulier, où est apparu le dernier des trois grands monothéismes, comme dans l'Orient chrétien. Elle est moins visible dans l'Occident chrétien et concerne en général des voyageurs qui relèvent d'un droit spécifique<sup>4</sup> ou des individus de statut servile<sup>5</sup>, deux catégories qui sont considérées, en partie, comme des étrangers. On a souvent souligné, à l'inverse, la situation exceptionnelle de la Sicile dans la chrétienté latine du temps. Or, l'exception réside plutôt dans la situation de l'Occident médiéval. La coexistence des langues et des droits y est générale, mais il s'agit de la seule aire chrétienne à ne pas avoir eu à concevoir et définir avant le XIe siècle les conditions et les modalités d'exercice d'un gouvernement chrétien sur des sujets majoritairement musulmans<sup>6</sup>. La difficulté découle de ce qu'en théorie l'islam v est considéré comme une hérésie, alors même que cette hérésie correspond à une entité politique puissante et de nature impériale, contrairement à de nombreuses autres.

La Sicile est donc le premier espace politique de l'Occident latin où une population majoritairement arabo-musulmane est soumise entièrement à une domination chrétienne très minoritaire numériquement. Cette situation originale a donné naissance à des solutions souples et nécessairement nouvelles qui mêlent droit, fiscalité

<sup>3</sup> Si les débuts de la conquête sont caractérisées par une synchronie, l'établissement d'autorités chrétiennes qui dominent l'ensemble de la population est plus tardive dans la péninsule Ibérique. Pour une vue d'ensemble, cf. H. Bresc, «Le choc des reconquêtes et de la Croisade», dans *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. I. L'évolution politique et sociale*, dir. J.-Cl. Garcin, Paris, 1995, p. 173-203.

<sup>4</sup> Les questions soulevées par la mobilité ont été abordées de manière ample dans trois volumes nés d'un programme de recherche sur la mobilité dirigée par C. Moatti, deux traitent particulièrement des modalités de contrôle et du droit : La mobilité des personnes en Méditerranée, de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et documents d'identification, éd. C. Moatti, Rome, 2004 (CEFR, 341) et Gens de passage dans les villes méditerranéennes, de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et documents d'identification, éd. W. Kaiser et C. Moatti, Paris, 2007.

<sup>5</sup> La bibliographie sur le sujet est infinie. Sur le lien entre altérité et esclavage, on verra l'introduction à *Esclavage et dépendances serviles*. *Histoire comparée*, éd. M. Cottias, A. Stella et B. Vincent, Paris, 2006, p. 9-23.

<sup>6</sup> La question s'est posée pour Byzance lors de la reconquête du X<sup>e</sup> siècle.

et pratiques de gouvernement d'une grande fluidité. Ces élaborations sont le produit d'une interaction constante entre les choix politiques des élites dominantes et les réactions de la population dominée.

La religion musulmane ne bénéficie pas du même statut que le judaïsme dans un cadre chrétien. Il requiert de la part des nouveaux conquérants des décisions, marquées du sceau de la nouveauté, dans au moins trois domaines principaux. Si l'ethnicité en tant que telle n'a pas sa place dans les sources médiévales et si la notion ellemême est très discutée<sup>7</sup>, il reste que le droit, la langue et la religion sont trois critères majeurs<sup>8</sup> de différenciation des individus aux marges de l'Europe médiévale, dans les régions de contact entre cultures diverses<sup>9</sup>.

Le premier critère est le droit. La solution promue de ce point de vue par les Normands fut adoptée aussi dans d'autres régions juridiquement hétérogènes dominées par des Latins<sup>10</sup> : chaque groupe est régi selon son droit et jouit d'une autonomie juridique aussi longtemps que les cas traités concernent des individus de la même communauté et ne relèvent pas de la justice criminelle qui est le monopole de la justice royale. C'est donc le principe de la personnalité des lois qui s'applique.

La dimension linguistique était plus complexe : du latin, du grec ou de l'arabe, quelle serait la langue du pouvoir? Fallait-il en privilégier une? N'en privilégier aucune? Leur reconnaître des rôles et des valeurs distincts? Le choix de préserver la pluralité linguistique, notamment dans l'administration, imposait aux Hauteville de s'entourer d'agents fidèles, maîtrisant ces différentes langues. Soit la dynastie maintenait en place une partie des élites en leur assurant un minimum de protection et de considération, soit elle prenait le soin de former une élite *ad hoc*, les deux solutions n'étant pas exclusives. Cette politique linguistique a donc eu des retombées sur la composition des élites, la construction de l'État<sup>11</sup>, et les modalités d'agrégation de l'aristocratie insulaire.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Cf. P. Poutignat et J. Streiff-Feinart, *Théories de l'ethnicité*, Paris, 1995.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Il est évident que dans d'autres contextes, ces critères ne sont pas valables et que sous une apparente homogénéité linguistique, juridique et religieuse, peuvent jouer le même rôle des éléments aussi divers que l'imaginaire social, la nourriture, les habitudes vestimentaires, etc. Tous ces critères valent aussi pour la Sicile du XII<sup>e</sup> siècle, mais aux confins entre le politique et le culturel, il semble que la langue, le droit et la religion soient déterminants.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> R. Bartlett, *The Making of Europe. Conquest, Colonization and Cultural Change 950-1350*, Londres, 1993, spéc. chapitres 8 et 9.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Par exemple, dans l'Orient des Croisades.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Le terme est ici à entendre dans son acception la plus large de structures administratives et politiques organisant le royaume de Sicile.

La question religieuse, enfin, n'était pas moins délicate, pour au moins deux raisons principales. D'une part, on identifie en effet souvent les points de crispation avec des questions religieuses; d'autre part, la religion joue un rôle important dans la légitimation du pouvoir politique au Moyen Âge. Or, la population insulaire était composée d'une majorité de musulmans et de chrétiens de rite grec. Le changement de domination fut-il synonyme pour la Sicile de christianisation, voire de latinisation des offices, et, si oui, quelles furent les modalités de ces transformations? Les Normands reprirent-ils à leur compte une idéologie qui tendrait à «ordonner» et «exclure» 12 ou bien promurent-ils un œcuménisme discret, voire revendiqué?

#### Bilan historiographique

Les études portant sur la cohabitation de groupes culturels distincts au sein d'une même population ont privilégié des approches théoriques contrastées. Ces divergences ont entraîné, dans le contexte sicilien, des prises de position historiographiques fondées sur des a priori conceptuels qui ne sont pas toujours clairement exprimés.

L'histoire récente de la Sicile elle-même, ou de l'Europe, n'est pas en effet sans influer sur les chemins suivis par l'historiographie. Les périodes arabo-musulmane et normande de l'île, souvent conçues comme un tout<sup>13</sup>, sont perçues par beaucoup comme l'âge d'or d'une région victime par la suite de toutes les dominations. Toutefois, cette vision a été développée dans des contextes conceptuels et politiques contrastés.

À partir des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, l'aventure normande a suscité l'admiration, voire la fierté patriotique, en France<sup>14</sup> (Ferdinand Cha-

<sup>12</sup> D. Iogna-Prat, Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam (1100-1500), Paris, 1998.

<sup>13</sup> Sur cet aspect, cf. A. Nef, «Fortuna e sfortuna di un tema : la Sicilia multiculturale», dans *Rappresentazioni e immagini della Sicilia tra storia e storiografia (Atti del Convegno di Studi, Enna 19-21 décembre 2002*), éd. F. Benigno et C. Torrisi, Caltanissetta-Rome, 2003, p. 149-169. Ead., «Michele Amari ou l'histoire inventée de la Sicile islamique : réflexions sur la *Storia dei Musulmani di Sicilia*», dans *Maghreb-Italie : des passeurs médiévaux à l'orientalisme moderne (XIII<sup>e</sup>-milieu-XIX<sup>e</sup> siècle)*, éd. B. Grévin, Rome, 2010 (*CEFR*, 439), p. 285-306.

<sup>14</sup> Sur ce point, voir une rapide mais éclairante mise au point dans J.-M. Martin, *Italies normandes, XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1994, p. 25-27. On en veut pour preuve la mission qui fut confiée dans les années 1840 à l'érudit français Adolphe Noël des Vergers par le ministre français de l'instruction publique et que le savant résume ainsi : «(...) recueillir, dans les bibliothèques ou archives du royaume de Naples, tout ce qui concerne l'établissement des Normands et les traces françaises laissées par eux dans les deux Siciles (...)» («Lettre à

landon, un siècle plus tard n'en est pas totalement libéré<sup>15</sup>), mais aussi en Sicile, puis dans l'Italie naissante<sup>16</sup>. Des générations d'historiens ont cherché à expliquer la surprenante ascension de ces conquérants en Italie du sud et particulièrement en Sicile. Construction nationale et écriture d'une histoire qui, en dépit de sa rigueur croissante, exaltait les vertus des peuples, sont, d'évidence, intimement liées à l'essor de la production historiographique de l'un et l'autre pays.

Les Français louaient la combativité et le sens de l'État de ces aventuriers d'origine française; les Italiens, souvent des savants siciliens, quant à eux, célébraient, comme Luigi Natoli, la domination d'une île prospère par un peuple entreprenant. Tous concevaient la conquête normande comme l'origine de la Sicile moderne<sup>17</sup>. Sur ce point, Rosario Gregorio<sup>18</sup> et Michele

M. Caussin de Perceval sur les diplômes arabes conservés dans les archives de la Sicile», *Journal asiatique*, 1845, p. 3 du tiré à part). Ce n'est que par intérêt personnel qu'A. Noël des Vergers a élargi sa recherche à la domination musulmane. Sur ce savant et ses travaux sur la Sicile normande, cf. P. Delbianco, «Studi di Adolphe Noël des Vergers sulla dominazione normanna nell'Italia meridionale e sulla convivenza arabo-normanna in Sicilia», dans *Adolphe Noël des Vergers* (1804-1867). Un classicista eclettico e la sua dimora a Rimini, éd. R. Copioli, Rimini, 1996, p. 161-179.

 $^{15}\,\mathrm{F.}$  Chalandon, Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile, Paris, 1907, rééd. New York, 1960.

<sup>16</sup> La frénésie de récolte et d'édition de documents qui saisit les érudits siciliens à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle répond à deux motivations différentes qui se succèdent dans le temps : d'abord le désir d'ecclésiastiques locaux de rassembler des informations exhaustives sur les diocèses siciliens, puis la quête de savants, souvent engagés en politique, visant à trouver dans un passé lointain des explications à la situation politique régionale dont ils sont les contemporains.

<sup>17</sup> Nous n'insistons pas ici sur les débats qui ont lieu à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle autour de l'«impossible modernité sicilienne», idée que les recherches érudites sur les Normands visaient à critiquer. Sur ce thème, on peut voir, par exemple, F. Brancato, *Storiografia e politica nella Sicilia dell'Ottocento*, Palerme, 1973 (*Collana di saggi e monografie*, n. s. 33).

18 R. Gregorio, Considerazioni sopra la storia di Sicilia dai tempi normanni sino a i presenti, Palerme, 1805-1811, rééd. Palerme, 1972. L'auteur écrit ainsi : (...) apparisce ora assai manifestamente, che a comprendere la costituzione normanna non dee più oltre risalirsi dei tempi normanni (...). Noi tanto piu volentieri ci siamo deliberati di cominciare i nostri travagli dall'epoca della conquista ossia dai Normanni, quanto da essa incomincia la nostra storia moderna (vol. 1, p. 48). Rappelons que R. Gregorio est, aussi, le premier historien à avoir traduit un certain nombre de sources arabes concernant la Sicile et avoir proposé une histoire de la domination arabo-musulmane (De supputandis apud Arabes Siculos temporibus, Palerme, 1786 et Rerum Arabicarum quae ad historiam Siculam spectant ampla collectio, Palerme, 1790). Pour le contexte de ses travaux, menés pour dévoiler la supercherie de l'abbé Vella, cf. l'introduction de M. Amari à la Storia dei Musulmani di Sicilia et sur l'ouvrage de l'abbé Vella, H. Bresc, «De l'abbé

Amari<sup>19</sup>, malgré ce qui les différenciait, se retrouvent : les dominations arabo-musulmane et normande ont été des moments d'indépendance et de grandeur pour l'île. L'œuvre monumentale de Michele Amari, qui marque jusqu'à aujourd'hui l'historiographie sur le sujet, ne peut se comprendre en dehors du parcours politique de son auteur<sup>20</sup>. Toutefois, le passé islamique insulaire ne pouvant guère être revendiqué, au XVIII<sup>c</sup> comme au XIX<sup>c</sup> siècle, les Arabo-musulmans se voient seulement reconnaître d'avoir mis fin au joug byzantin et apporté une réelle prospérité au territoire insulaire, à travers le recul de la plaie du *latifondo*. Sans provoquer de changement culturel profond, les Arabo-musulmans ouvrent la voie aux Normands installés dans le sud de l'Italie qui, eux, autorisent le retour de la Sicile dans le giron italien<sup>21</sup>.

Les Normands seraient ainsi à l'origine de l'émergence d'un royaume de Sicile qui s'étend au continent et d'un État dont l'historien des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles peut être fier. Cette conception historiographique laisse poindre l'admiration que suscite la construction politique élaborée par une poignée de conquérants, devenus souverains d'un vaste territoire regroupant l'Italie méridionale, la Sicile et, pendant une période, une partie de l'Ifrīqiya. Le contraste entre la modestie des origines et l'efficacité de l'administration sicilienne du

Vella à l'histoire romantique : Sicile de synthèse et Islam imaginaire», dans *Maghreb-Italie*, p. 235-263.

<sup>19</sup> Cf. la somme que constitue la *Storia dei Musulmani di Sicilia*; sur l'auteur, cf. I. Peri, *Michele Amari*, Naples, 1976.

<sup>20</sup> Favorable, dans un premier temps, à l'autonomie sicilienne, ce qui lui a valu l'exil, Michele Amari s'est ensuite rallié à l'unité italienne et a fait son chemin dans les hautes sphères politiques de la nation italienne en construction. Sur le parcours politique de Michele Amari, on peut voir l'article de R. Romano dans le Dizionario biografico degli Italiani et les actes du colloque Michele Amari storico e politico (Atti del seminario di studi, Palerme 27-30 novembre 1989), Archivio Storico Siciliano, ser. IV, 16 (1990).

<sup>21</sup> Voilà comment Michele Amari résume les choses : Breve del resto il dominio musulmano, nè arrivò a compiere la assimilazione degli abitanti che avea trovati nell'isola. Sfaciandosi da un canto la società musulmana in Sicilia come per ogni luogo, e spuntando dall'altro canto la novella nazione italiana, questa trovò, come per caso, la insegna di ventura, gli esempii d'ardire e gli ordini di guerra dei Normanni; talchè, verso la fine dell'undicesimo secolo, passò il Faro sotto la bandiera di quelli; ripigliò la Sicilia, che le appartenea per ragione di geografia e di schiatta; si aggregò le popolazioni cristiane rimastevi, e raccolse i frutti delle proprie e delle altrui virtù. Perchè, essendo pochi i Normanni che le aveano insegnato a vincere, e ad ordinare lo Stato, la nazione italiana, per la ineluttabile maggioranza del numero, assorbì quella forte schiatta, in guisa che a capo d'un secolo ne rimasero appena pochi nomi di famiglia. De' Musulmani intanto parte si dileguò nel seno della società italiana di Sicilia, parte emigrò o fu mietuta dalle spade cristiane. Ma già si era mandata ad effetto, sotto gli auspicii del nuovo popolo, l'opera cominciata dagli Arabi quattrocento anni avanti : la Sicilia tornata a potenza e splendore primeggiò per tutto il duodicesimo secolo tra le provincie italiane (...) (SMS, 1, p. 107). XII<sup>e</sup> siècle – présentée, avec quelque exagération, comme l'une des plus grandes de son temps en Occident<sup>22</sup> – a souvent été rappelé<sup>23</sup>. Cette historiographie s'est appuyée sur un corpus de sources de plus en plus conséquent : à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, a ainsi débuté une vaste entreprise de publication de chroniques<sup>24</sup> et de documents due, notamment, à Carlo Alberto Garufi, tandis que se multipliaient des études plus pointues sur la Sicile normande. Toutefois, le cadre conceptuel de ces travaux n'a pas connu d'évolution fondamentale au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et l'œuvre imposante de Michele Amari a longtemps bloqué toute recherche historique portant sur la période islamique proprement dite.

L'historien de la seconde moitié du vingtième siècle, moins sensible à l'émergence et à l'essor des peuples qu'on pouvait l'être au début du siècle, prête attention à d'autres phénomènes, moins liés à l'État et aux Normands en tant que tels. Dans les années 1960, des motivations nouvelles portaient à exalter une cohabitation culturelle, perçue comme sans égal. Le choc de la guerre, la critique du colonialisme et les débuts de la décolonisation nourrissaient la réflexion des médiévistes<sup>25</sup>. Dans ce cadre, ceux qui étudiaient l'histoire de la Sicile, tenaient à différencier l'expérience des Hauteville de celle des croisades et de l'aventure coloniale<sup>26</sup>. Aussi des travaux ont-ils chanté la *convivencia* qui aurait été promue par les souve-

- <sup>22</sup> A. Marongiu, «A Model State in the Middle Ages: The Norman and Swabian Kingdom of Sicily», *Comparative Studies in Society and History*, 6/3 (avr. 1964), p. 307-320. L'auteur y analyse plus généralement la conception de la souveraineté par les Normands de Sicile. Définissant l'État normand comme nonféodal et non-ecclésiastique, il le considère comme un précurseur de l'État moderne. Les conclusions de ce type d'analyse quant à l'efficacité de l'administration sont évidentes.
- <sup>23</sup> Aussi C.H. Haskins écrivait-il: «It is not too much to call the kingdom of Roger and his successors the first modern state, just as Roger's non feudal policy, farsightedness and diplomatic skill have sometimes won for him the title of the first modern king», dans *The Normans in European History*, New York, 1935, p. 233.
- <sup>24</sup> Elles sont souvent déjà connues, mais font alors l'objet d'éditions critiques.
- <sup>25</sup> Dès le début des années 1950, J. Prawer développe dans une série d'articles les thèses qui trouveront leur forme la plus aboutie dans son célèbre *The Crusader's Kingdom. European colonialism in the Middle Ages*, New York-Washington-Praeger, 1972.
- <sup>26</sup> Cf. F. Giunta et U. Rizzitano, Terra senza crociata, Palerme, 1967. La préface l'exprime clairement: L'altro motivo indubbiamente importante anche per la sua scottante attualità posto in rilievo è quello che il Medioevo siciliano può essere assunto ad esempio della possibiltà di convivenza di uomini di razza e di religione diverse: nel Regno, infatti, vissero gli uni accanto agli altri Latini, Saraceni, Greci ed Ebrei, riuscendo a dar vita a una realtà politico-sociale-culturale che contrastava con le idee di quell'epoca (p. 9).

rains siciliens et, surtout, qui aurait prévalu au quotidien entre les différents groupes culturels insulaires. Parallèlement, une plus large place était réservée à l'histoire rurale et aux conditions faites aux vaincus<sup>27</sup>. La féodalité a naturellement trouvé sa place dans cette relecture et il n'est guère étonnant que Claude Cahen se soit intéressé à l'Italie normande en pendant à sa thèse sur la Syrie<sup>28</sup>.

Même si l'on a renoncé à utiliser le colonialisme contemporain comme modèle d'explication des conquêtes et reconquêtes médiévales<sup>29</sup>, l'historiographie actuelle met toujours l'accent sur l'expansion commerciale et militaire de l'Occident latin à partir de la fin du XI° siècle. Dans les travaux des historiens européens qui se penchent sur la question à partir des années 1980, le ton change pour céder la place à la dénonciation d'un mythe de la cohabitation qui dissimulerait de fortes tensions entre groupes culturels, décelables dès la conquête insulaire<sup>30</sup>. On a récemment insisté sur la violence intrinsèque à la domination normande en Sicile<sup>31</sup> que l'on aurait eu tendance à oublier, tout en soulignant les spécificités de la politique des Hauteville. Ce dernier aspect est le plus stimulant, si l'on veut dépasser les débats qui n'en sont pas sur la «tolérance» des souverains normands.

Dans le même temps, en effet, les études portant sur l'élément islamique au sein de la royauté des Hauteville en Sicile ont connu un renouveau, de la part de chercheurs islamisants (Albrecht Noth, Jeremy Johns, Adalgisa de Simone). Un tel mouvement a permis à la fois de dépasser le stade des généralités pour s'interroger sur la réinterprétation dont les références islamiques ont été l'objet dans le cadre sicilien et d'intégrer ces interrogations aux évolutions qu'ont

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> I. Peri, *Uomini, città e campagne in Sicilia dall'XI al XIII secolo*, Rome-Bari, 1978.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> C. Cahen, Le régime féodal de l'Italie normande, Paris, 1940.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Cf. pour un exposé sur le développement de ces théories et leur critique : J. Torrò, «Jérusalem ou Valence : la première colonie d'Occident», *Annales*. *E.S.C.*, 55/5 (sept.-oct. 2000), p. 983-1009.

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> C'est la tonalité générale des travaux menés par Ferdinando Maurici ou Jeremy Johns dont on trouvera les ouvrages référencés dans la bibliographie. A. Metcalfe, quant à lui, nuance ces propos en critiquant une conception monolithique de l'identité (même s'il ne théorise guère cette position): les Normands ne sont guère «normands» et les interactions entre les différents groupes nombreuses, cf. *Muslims and Christians in Norman Sicily. Arabic Speakers and the end of Islam*, Londres-New York, 2003, p. 24 et 27-28.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> Cf., par exemple J. Johns, «Monreale Survey. L'insediamento umano nell'alto Belice dall'età paleolitica al 1250 D. C.», dans *Giornate internazionali di Studi sull'area elima*. *Atti*, 1, Pise-Gibellina, 1992, p. 407-421, qui souligne la ségrégation et le regroupement dont sont, selon lui, victimes les communautés arabomusulmanes de la région et F. Maurici, *Breve storia degli Arabi di Sicilia*, Palerme, 1995. Cet ouvrage de vulgarisation entérine les positions de J. Johns et met l'accent sur la violence inséparable de l'entreprise normande.

connu les recherches sur l'Islam, en faisant profiter l'histoire de la Sicile des progrès récents de ces dernières.

L'histoire de la Sicile normande : une recherche en plein renouvellement

Une recherche est toujours le fruit d'un moment scientifique et d'une réflexion collective internationale. Ce travail n'échappe pas à la règle.

Cet ouvrage est la version profondément remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en décembre 2001, qui participait d'un mouvement de recherche plus large, difficilement perceptible à l'époque, mais qui en une décennie est apparu clairement. En effet, le panorama a beaucoup évolué depuis, sur la scène historiographique tant italienne qu'européenne. Le renouvellement est venu des philologues et historiens spécialistes de l'Islam : Adalgisa de Simone et Jeremy Johns, d'abord, dont l'ouvrage sur le  $d\bar{t}w\bar{d}n$  sicilien a été publié en 2002, Alex Metcalfe ensuite qui avait proposé l'année précédente un livre moins technique mais bienvenu en raison de la critique, en partie implicite, qu'il faisait de l'approche ethniciste, la plus commune, de la question.

Ce filon a été le plus novateur pour l'histoire de la Sicile normande car, de manière paradoxale, elle a bénéficié, au même titre que l'histoire de la domination islamique insulaire, d'un double mouvement qui affecte le champ de l'histoire de l'Islam médiéval. D'une part, s'y manifeste un intérêt croissant pour les régions périphériques par rapport aux terres centrales de l'Islam et en particulier pour l'Occident islamique et, d'autre part, les travaux sur les documents d'archives en Islam se sont multipliés. La position de la Sicile au sein de l'empire islamique a rejailli sur l'étude des XIe-XII<sup>e</sup> siècles. Sa situation pose en effet la question des spécificités de la société sicilienne au moment de la conquête normande. En outre, la Sicile des XIe-XIIe siècles est considérée comme une sorte de périphérie du dār al-islām. Enfin, la documentation sicilienne en arabe datant de la période post-islamique, exceptionnelle, n'a pas mangué de susciter l'intérêt des spécialistes qui se penchent actuellement sur ce type de sources.

Au sein de l'historiographie italienne, du point de vue, cette fois, de l'histoire médiévale de l'Italie, la recherche reflète des évolutions historiographiques qui concernent plus largement l'Europe médiévale. L'histoire politique et institutionnelle de la fin du Moyen Âge a laissé la place à des interrogations sur l'encadrement des campagnes et la redistribution des ressources qu'elles procuraient, mais aussi sur les modalités de domination des élites. Si ce thème n'est pas nouveau, il est revenu au centre des intérêts après avoir été victime

d'une désaffection relative. En outre, l'histoire du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central a repris le pas sur les siècles ultérieurs, selon un mouvement de balancier assez régulier.

Plus largement, les contacts entre religions ou cultures différentes, en particulier Islam et christianisme, ont fait l'objet, non seulement de réflexions abondantes et passionnées depuis le 11 septembre 2001, mais aussi de recherches scientifiques privilégiant des approches nouvelles, qui, bien qu'initiées avant cette date, sont alors devenues d'une brûlante actualité. Si la littérature généraliste a surtout mis en avant les relations entre des entités souvent perçues comme civilisationnelles, les études scientifiques se sont concentrées sur les contacts entre groupes au sein d'un même ensemble politique ou ont mis en question la réalité et la définition des entités ainsi opposées<sup>32</sup>. La première a donc insisté sur le particularisme et le conflit; là où les secondes s'interrogeaient sur l'universalité de certaines pratiques et sur la permanence des échanges.

L'histoire de la Sicile normande a été relativement peu affectée par ces évolutions, pour des raisons qui tiennent à la production historiographique qu'elle a suscitée. Or, la construction des souverains normands plutôt que d'être pensée en termes de «tolérance» notion totalement anachronique pour l'époque et, pour cette raison peu utile - et d'emprunts, mais aussi de limites que connaîtraient ces phénomènes, peut être abordée différemment. En effet, les réalisations des Hauteville ne supposent-elles pas que ces derniers comprennent, traduisent et réinterprètent en partie ce qu'ils empruntent et font leur? Ne supposent-elles pas qu'ils considèrent ceux à qui ils l'empruntent comme un autre eux-mêmes? De la sorte, la question n'est plus de définir ce qui serait «tolérable» pour les Hauteville ou leurs représentants, ou pour tel ou tel autre groupe, mais de s'interroger sur les espaces, tant concrets que symboliques, partagés – sans que cela nécessite une quelconque politique de tolérance ou d'ouverture - au sein de la société sicilienne. Cela n'exclut pas, par ailleurs, qu'en d'autres lieux, des crispations et des tensions se développent et il convient également de les analyser. Une telle

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> Nous nous limitons ici à la période médiévale car la bibliographie est très abondante, l'historiographie italienne s'est surtout concentrée sur la période moderne. Paru avant cette date, l'ouvrage de D. Nirenberg, Violence et minorités au Moyen Âge, Paris 2001, a été publié en anglais en 1996. Postérieurs sont les ouvrages de H. Bresc, Arabes de langue, juifs de religion. L'évolution du judaïsme sicilien dans l'environnement latin XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, Paris, 2001, de B. Catlos, The Victors and the Vanquished. Christians and Muslims of Catalonia and Aragon, 1050-1300, New York, 2004, de K. Miller, Guardians of Islam, New York, 2008 et de C. Aillet, Les mozarabes: christianisme, islamisation et arabisation en péninsule ibérique (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle), Madrid, 2010 (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 45).

modification de l'approche retenue implique de repenser les contacts entre les groupes culturels au sein des sociétés médiévales, pour lesquelles est souvent postulée l'existence d'entités peu ouvertes, faute de sources essentiellement, mais aussi de dépasser l'étude de la seule politique des souverains, pour la replacer dans le cadre de la société sicilienne des XI°-XII° siècles.

## En finir avec l'histoire des «dominations» de la Sicile

Le poids de l'histoire d'époque risorgimentale sur l'histoire de la Sicile byzantine et islamique a été souligné<sup>33</sup>, mais le constat peut être étendu à l'époque normande. Cette historiographie envisageait l'histoire de la Sicile comme une suite de dominations conçues comme autant de moments durant lesquels un groupe conquérant imposait sa culture à la population insulaire. Dans le même temps, au bout du compte, l'«identité sicilienne» était présentée comme persistant, passivement, dans son être. Or, cette conception est demeurée très présente dans les études sur la Sicile, bien qu'elle ait adopté des formulations renouvelées.

Il importe donc de la dépasser afin de redonner sa place à l'analyse historique dans un cadre moins tributaire des débats qui ont accompagné la construction des nations européennes au XIX<sup>e</sup> siècle.

Une telle position revient à postuler, en particulier, l'existence d'«identités culturelles» tranchées et contrastées, porteuses de valeurs et de pratiques définies. Elle évacue donc, de fait, la dynamique de l'histoire qui fait de chaque société une entité en devenir et ouverte. Elle équivaut également, dans le cas de la Sicile «normande», à nier une seconde évidence : la population arabisée et islamisée de Sicile n'est pas «la» société islamique, laquelle n'existe pas en soi<sup>34</sup>, assertion qui vaut également pour les «Grecs» ou les «Normands» de Sicile. Les identités individuelles, notion elle-même complexe d'un point de vue psychologique et anthropologique, nous échappent pour cette époque, faute de sources adéquates<sup>35</sup>. Les iden-

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> A. Nef et V. Prigent, «Per una nuova storia dell'alto medioevo siciliano», *Storica*, anno XII, 2006 (publié en 2008), p. 9-64.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> B. A. Catlos, *The Victors and the Vanquished*. L'auteur propose une tentative de modélisation des changements culturels et sociaux liés aux conquêtes et contacts, tout en reconnaissant les limites de l'exercice.

<sup>&</sup>lt;sup>35</sup> Si tant est que celle-ci soit jamais connaissable; cf. le résultat du séminaire interdiciplinaire, *L'identité*, dir. C. Lévi-Strauss, Paris, 1981. On verra les difficultés similaires auxquelles fait face A. Peters-Custot dans la définitions des groupes de culture grecque en Italie méridionale à la même époque : A. Peters-Custot, *Les Grecs de l'Italie méridionale post-byzantine (IXe-XIVe siècles). Une acculturation en douceur*, Rome, 2009 (*CEFR*, 420), p. 32-50.

tités de groupe, quant à elles, identités «culturelles», même si elles peuvent refléter en partie des constructions médiévales, sont surtout des projections contemporaines difficiles à appuyer sur une exploitation rigoureuse des sources, la notion même d'identité collective étant loin d'aller de soi.

Un second obstacle méthodologique mine cette position conceptuelle : il suppose que les conquérants imposent un modèle à une population qui serait une sorte de substrat malléable. En outre, en opposant des entités culturelles qu'elle simplifie et fige, cette conception gomme de véritables diversités sociales. Est-il pertinent de penser les dynamiques insulaires essentiellement en termes d'interactions culturelles ou convient-il d'analyser les processus de domination, politique, économique et sociale en distinguant, par exemple, les élites du reste de la population et les citadins des paysans des zones rurales? Même si les termes de cette analyse ne doivent pas être systématisés, il ne fait nul doute qu'un courtisan latin et un courtisan d'origine arabo-musulmane ont plus en commun que ces mêmes courtisans et un paysan de leur «culture».

Si le renouvellement de perspective oblige à mieux prendre en compte la fluidité des interactions sociales, religieuses ou linguistiques, ainsi que l'évolution historique de manière générale<sup>36</sup>, il rend également nécessaire de redéfinir les termes utilisés en tenant compte des sources du XIIe siècle. Or, ces dernières établissent une distinction entre Sarraceni, Graeci et Latini, même si l'occurrence de ces trois termes est rare<sup>37</sup> et même s'il ne s'agit jamais d'une appartenance revendiquée. Quels sont les fondements d'une telle distinction? Il est probable que l'aspect extérieur (vêtements, coiffures) peut jouer un rôle, mais dans ce domaine les emprunts ne sont pas moins nombreux qu'ailleurs. Les langues d'usage peuvent constituer un critère de distinction, mais le trilinguisme n'est pas antithétique avec le développement d'une lingua franca<sup>38</sup>. La religion, quant à elle, a surtout des conséquences fiscales, juifs et musulmans devant paver un impôt de capitation qui souligne leur infériorité religieuse et, pour les musulmans, leur statut de vaincus. Le facteur le plus important pourrait donc être le droit qui s'applique à tel ou tel individu ou

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> La période «normande» est encore trop souvent vue comme un tout, même si se multiplient les études sur des règnes précis.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> Cf., pour les occurrences de ces termes dans les textes siciliens des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle, A. Nef, «Les souverains normands et les communautés culturelles en Sicile» dans les actes du séminaire *Pouvoirs et communautés dans le Maghreb et en Italie. Moyen Âge et Temps Modernes (Rome, 26-27 oct. 2001), MEFRM*, 115, 2 (2003), p. 611-623.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> Pour une synthèse sur cette question, même si l'ouvrage porte essentiellement sur l'époque moderne, cf. J. Dakhlia, *Lingua franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Arles, 2008.

communauté et qui est reconnu et garanti par les souverains. Or, d'une part, le droit ne régit pas l'ensemble des interactions sociales et le domaine de l'infra-juridique a toujours été étendu. D'autre part, il n'est pas rare de se soumettre à un droit autre que celui du groupe auquel on est censé appartenir si une affaire ou un litige se déroule entre personnes qui en temps normal relèvent de droits distincts. En bref, aucun de ces paramètres n'est essentiel et la construction dont il est le résultat est susceptible de variations infinies, tout comme les interactions qui en découlent, qu'elles soient appaisées ou non.

Toutes ces mises en garde doivent être présentes à l'esprit du lecteur lorsqu'est utilisée dans cet ouvrage, faute de mieux, l'expression volontairement vague de «groupes culturels». «Arabomusulman», caractérise, de même qu'«islamique», des individus ou des groupes majoritairement, mais non exclusivement, de langue arabe<sup>39</sup>, et musulmans<sup>40</sup>. On utilisera les termes de «Grecs», d'«hellénophones» et de Latins avec la même souplesse, les critères religieux et linguistique étant ici aussi prépondérants, mais exclusifs cette fois. Rappelons que nous n'avons aucun moyen de savoir ce qui était considéré par les acteurs du jeu social sicilien au XII° siècle comme relevant de pratiques ou références culturelles différentes des leurs au point de devoir être qualifiées d'une manière spécifique et clairement distinctive.

Cette nécessaire prudence méthodologique oblige également à se poser la question de la signification que peut revêtir ce qui nous apparaît comme un emprunt conscient et construit. Ce «déplacement» est-il perçu comme tel dans la Sicile du XIIº siècle? Repris dans un contexte qui n'est pas celui de son élaboration première, un élément change-t-il de sens? Qu'en est-il, par exemple, de la *jiziya*, ou taxe de capitation levée sur les non-musulmans en Islam, mais appliquée aux musulmans dans la Sicile du XIIº siècle? des titulatures en arabe des souverains siciliens? d'une iconographie islamique dans un lieu de culte chrétien?

#### Limites et interstices

Cet ouvrage ne prétend pas dresser un tableau exhaustif de l'évolution de la Sicile du milieu du XIº à la fin du XIIº siècle. Sans revenir davantage sur le questionnement qui est le sien, il faut souligner que l'on ne reprendra pas tout ce qui a déjà été établi de manière définitive. Nous nous concentrerons plutôt sur les inter-

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Il faut prendre en compte les langues berbères, le persan peut-être, et surtout le grec pour la Sicile.

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Če qui n'exclut ni les chrétiens de langue arabe, ni les chrétiens hellénophones ou latinophones ayant adopté des références culturelles islamiques.

stices et les possibilités de nouveaux questionnements. Il ne s'agit donc pas de reprendre tout ce qui a été produit sur le sujet mais de le compléter et d'en proposer une nouvelle interprétation.

Il est en outre des limites à cette enquête. Si notre connaissance du Duecento sicilien a progressé notablement au cours de la dernière décennie, en dépit des lacunes de la documentation souvent mises en avant, cette amélioration, qui peut profiter à la réflexion sur la période immédiatement antérieure, ne doit pas donner naissance à des interprétations anachroniques ou téléologiques qui sont monnaie courante pour les XIII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, la période «normanno-souabe» étant souvent présentée comme un tout.

Plus grave est la méconnaissance de la période islamique (mais aussi byzantine) de la Sicile. Il est apparu toujours plus clairement que pour mieux comprendre la période «normande», on devait réécrire l'histoire de la domination islamique en Sicile. L'entreprise est engagée mais doit encore être complétée; quant à la Sicile byzantine, une publication prochaine devrait combler bonne part des lacunes actuelles<sup>41</sup>.

Cette recherche porte sur les modalités de domination mises en place par les Hauteville et ceux qui les entouraient en Sicile, dans un contexte où la majorité de la population était arabo-musulmane. L'accent a été mis sur les relations entre les conquérants et la société arabo-musulmane conquise, la population hellénophone et chrétienne sera également évoquée, mais elle ne sera pas au centre de l'enquête. Le défi le plus grand pour les Hauteville était de penser la place de l'islam et de ses adeptes en Sicile. Il nous retiendra donc de manière prioritaire.

À l'issue d'un préambule («La conquête de l'espace insulaire par les Hauteville : les faits et la geste») qui revient sur les modalités de la conquête sicilienne et les conceptions qui y président, le propos est organisé en deux volets complémentaires. Le premier porte sur ce qui est appelé ici «la sphère de la souveraineté» <sup>42</sup> et qui a souvent

 $<sup>^{41}</sup>$  Grâce à la publication du doctorat de V. Prigent, La Sicile byzantine du VIe au Xe siècle.

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> La distinction établie par M. Foucault entre souveraineté et fait de domination nous semble particulièrement utile pour notre propos. L'étude parallèle de l'histoire politique et de l'histoire sociale de la Sicile du XII<sup>e</sup> siècle, souvent disjointes, nous paraît aujourd'hui indispensable pour renouveler l'analyse. cf. M. Foucault, «*Il faut défendre la société*». *Cours au Collège de France (1975-1976)*, dir. F. Ewald et A. Fontana, Paris, 1997 et C. Jouhaud, «Pouvoir, souveraineté, domination», *Critique*, 660 (2002), p. 368-380.

été analysé comme l'espace dans lequel se déployait la construction multiculturelle que l'on attribue aux Hauteville. Nous en proposons une lecture renouvelée qui permet de mettre en évidence, parallèlement aux convergences, des utilisations instrumentales et distinctes des différentes traditions culturelles<sup>43</sup> en présence. Cette analyse (Partie I : «La conception œcuménique de la royauté normande de Sicile: mythes et réalités») se déploie en trois temps: le premier porte sur la langue et les stratégies linguistiques du pouvoir (chapitre 1), le second sur les images du souverain (chapitre 2), tandis que le troisième traite du mécénat littéraire royal (chapitre 3). La sphère de la souveraineté est étroitement liée à la «sphère de la domination» dans la Partie II «(État. administration et service du roi dans la Sicile des XIe-XIIe siècle») qui aborde la guestion de l'administration centrale et locale (chapitre 4), des élites qui lui sont liées et de celles qui évoluent à la cour (chapitre 5). La Partie III («Les fondements de la domination : organisation du territoire et structuration des élites en Sicile, XIe-XIIe siècle») analyse de manière plus frontale les instruments de la domination d'une population majoritairement arabo-musulmane par une minorité de conquérants. On y passera en revue les modes de concessions et de construction du consensus qui permettent à ces derniers de tirer profit de la production agricole et d'obtenir le soutien d'élites composites, sans pour autant se placer dans une dépendance trop grande à leur égard. Un tableau de l'organisation du territoire sicilien (chapitre 6) précède un nouvel examen de la guestion de la féodalité en Sicile (chapitre 7). La Partie IV («La population arabomusulmane dans la Sicile du XIIe siècle. Statuts juridiques et conditions sociales») traite de la population dominée. L'analyse des statuts personnels élaborés par les conquérants constitue le premier volet (chapitre 8) d'une étude qui vise à montrer à la fois la complexité de ces cadres juridiques et la variété interne de la société qui v est soumise (chapitre 9). L'épilogue («Un précipité du XIIe siècle sicilien : l'évolution intérieure et l'horizon du dar al-islam») revient sur la trame événementielle intérieure et extérieure et sur les dynamiques qui la lie à l'évolution sociale et politique sicilienne.

Deux thèmes, qui trouveraient pourtant leur place dans cette lecture de l'histoire de la Sicile aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle, ne seront pas traités ici : l'activité commerciale et le monde des villes. Ces deux aspects mériteraient une recherche qui reprenne l'ensemble des

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> Inutile de souligner que le mot tradition, de même que celui qui le qualifie, sont employés ici dans un sens dénué de tout essentialisme : la tradition est une invention perpétuellement renouvelée, cf. *Usages de la tradition*, numéro spécial de *Enquête*, 2 (1995).

données, très fragmentaires, et révise entièrement les cadres de l'analyse. Ils seront donc abordés au cours de traitements distincts dans un avenir proche.

### Description des sources

La présentation des grandes lignes de la documentation, plus qu'un passage obligé, permettra d'éclairer les contraintes et les partis pris de la démarche retenue<sup>44</sup>.

À première vue, la documentation sur la Sicile normande est peu abondante et surtout lacunaire : les sources notariales ou, plus généralement, celles qui portent sur les villes sont ainsi presque totalement inexistantes, tandis que les séries de diplômes royaux sont discontinues. Les actes qui nous sont parvenus ont essentiellement été émis par le pouvoir royal, ce qui à la fois garantit la relative homogénéité du matériel utilisé et oblige à adopter une approche qui tienne compte de cette spécificité. Dans le même temps, ils sont exceptionnels. Nulle part ailleurs en Occident, un gouvernement latin ne rédigea une documentation royale dans trois des grandes langues savantes de la Méditerranée de l'époque. Aucun n'administra une région entière par des actes bilingues arabe et grec. Cette spécificité insulaire est d'autant plus extraordinaire que l'on conserve très peu de documents d'archives pour le monde islamique de la même époque. Malgré le filtre normand, certaines caractéristiques de la diplomatique islamique transparaissent dans les sources siciliennes.

Néanmoins, les diplômes royaux et les actes de l'administration royale ont été les victimes d'un véritable naufrage. Il subsiste, heureusement, quelques fonds particulièrement riches, comme ceux des cathédrales de Patti, de Cefalù ou d'Agrigente. Il existe aussi de nombreux recueils de copies d'actes plus tardifs, réalisés sous l'impulsion royale (campagnes de Barberi), puis des érudits du XVIII° siècle essentiellement, qui nous transmettent un nombre non négligeable de documents disparus dans leur forme originale.

La nécessité de donner une idée de l'arabisation toponymique nous a toutefois amenée à recourir aussi à une documentation d'origine royale plus tardive et à pousser l'enquête jusqu'à la fin du XIVe siècle. Encore faut-il garder présent à l'esprit la destruction massive des archives angevines lors de la seconde guerre mondiale.

Les sources du XII<sup>e</sup> siècle ne sont pas seulement lacunaires, elles sont aussi, et de ce fait, très hétérogènes (numismatiques, épi-

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> On trouvera à la fin de l'ouvrage la description des fonds consultés.

graphiques, littéraires, archéologiques...). Plus qu'une vision globale, elles livrent, à chaque fois, depuis un angle particulier, un aperçu sur la question qui nous occupe ici. Nous avons donc tenté de restituer les présupposés et les limites interprétatives de chaque type de source et de résister à la tentation de supposer des continuités temporelles non documentées ou de généraliser des situations attestées seulement ponctuellement.

Pour les XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, la documentation est essentiellement concentrée à l'Archivio di Stato de Palerme qui a deux sièges : la Catena, du nom de l'église voisine, et la Gancia, du nom du couvent qui abrite la seconde section. Le 11 février 1814, un décret donnait naissance à l'*Archivio Generale* dont la tâche était de rassembler en un seul endroit les archives publiques. En 1877, les fonds des *corporazioni religiose sopresse* étaient déposés auprès du premier noyau d'archives. Ce point est important, dans la mesure où, jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la documentation qui nous est parvenue est exclusivement conservée dans des chartriers ecclésiastiques. L'histoire de la Sicile explique, en outre, qu'ils commencent au plus tôt avec la conquête normande à la fin du XI<sup>e</sup> siècle; les fonds les plus anciens comprennent tous des documents en trois langues et proviennent pour l'essentiel de monastères grecs.

À la Catena, on trouve essentiellement les documents émis et archivés par les grands organes administratifs du royaume : les séries de la Real Cancelleria<sup>45</sup> et du Protonotaro del Regno. N'y est rassemblée en effet qu'une petite partie des fonds provenant d'institutions ecclésiastiques : ceux qui sont arrivés tardivement dans les archives publiques<sup>46</sup>, sont incomplets<sup>47</sup> ou ont connu une histoire mouvementée<sup>48</sup>. En revanche, le noyau initial, d'origine publique,

<sup>45</sup> Le fonds est catalogué rapidement dans *Real Cancelleria di Sicilia. Inventario sommario (sec. XIII-XIX)*, Rome, 1950 (*Ministero dell'Istituto publico degli Archivi di Stato*, 3).

<sup>46</sup> C'est le cas des archives de la Martorana – monastère fondé en 1194 à Palerme près de S. Maria dell'Amiraglio, qui lui est donnée en 1436. Cf. P. Burgarella, «Le pergamene del monastero della Martorana», *Archivio storico siciliano*, s. IV, 4 (1978), p. 55-110; ce fonds double comprend 111 parchemins des XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles. Il en est de même du chartrier des monastères grecs de S. Maria della Grotta de Palerme et de Marsala qui comptent 17 parchemins rédigés entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle.

 $^{47}$  Une partie des archives de la cathédrale de Cefalù (118 documents du XIe au XIVe siècle) est conservée à la Catena, tandis que les actes demeurés  $in\ situ$  sont inaccessibles aux chercheurs.

<sup>48</sup> C'est le cas du fonds de l'Ospedale Grande de Palerme qui regroupa, à partir de 1432, trois grandes séries : celles de S. Filippo de Fragalà, possessionné dans la partie orientale de la Sicile, de S. Maria di Maniaci (*id.*) et de S. Bartolomeo de Palerme, auxquelles s'en ajoutent d'autres petites et variées.

est cohérent, même s'il regroupe des sous-sections très diverses. À partir du milieu du XIIIe siècle, les actes royaux étaient enregistrés trois fois, par la Cancelleria, les Camériers et le Protonotaro<sup>49</sup>. Le reste de la documentation susceptible de nous fournir des informations y est composite. Y sont conservés des ensembles constitués par des documents de provenances diverses, les Pergamene Varie<sup>50</sup> et les Miscellanea, nés pour l'essentiel de donations ou d'acquisitions. Ils regroupent des registres d'actes notariés qui sont parmi les plus anciens de l'île, ceux d'Adamo di Citella (1286-1287) et de Bartolomeo di Citella (1308-1309). On y trouve également les volumes contenant toutes les grandes enquêtes de révision de privilèges et concessions menées à partir des archives royales, essentiellement par Giovanni Luca Barberi<sup>51</sup>. Ils contiennent de précieuses informations que la disparition de nombreux recueils établis et conservés par les organes d'enregistrement monarchiques ne permet plus d'atteindre.

C'est également à la Catena que nous avons pu consulter les microfilms des archives emportées en Espagne après la révolte de Messine en 1677 et conservées à Tolède (fonds Medinaceli, 994 documents du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle).

À la Gancia, les archives constituent des ensembles plus cohérents pour la période qui nous intéresse. On y trouve des fonds ecclésiastiques majeurs<sup>52</sup>: ceux de S. Maria Maddalena di Valle Giosafat, ordre qui quitta la Terre-Sainte pour la Sicile après la chute d'Acre en 1291 (692 parchemins jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, qui concernent essentiellement la partie orientale de l'île), de la Magione des Teutoniques de Palerme (701 parchemins, relatifs à l'ensemble de l'île), de S. Martino delle Scale au sud de Palerme (640 documents des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles), de S. Maria del bosco di Calatamauro, monastère bénédictin de l'agrigentin (531 parchemins des XIII<sup>e</sup>-

<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> Trente-sept volumes couvrent le XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>&</sup>lt;sup>50</sup> Huit parchemins s'étalent du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle; derrière leur nombre réduit, se cachent deux importants documents : un en grec pour S. Maria dell'Ammiraglio datant de 1146 et un fragment de *jarīda* pour la cathédrale de Palerme datant de 1143.

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> Ils sont aujourd'hui tous publiés et nous renvoyons à la bibliographie des sources éditées; pour la description, voir la liste des archives consultées. Sur ce personnage cf. C. Trasselli, *Da Ferdinando il Cattolico a Carlo V. L'esperienza siciliana 1475-1525*, Soveria Mannelli, 1982, 1, p. 68 et sq. et l'introduction à G. Salteri Ragusa, *Il* Magnum capribrevium *dei feudi maggiori*, Palerme, 1993 (Documenti per servire alla storia della Sicilia, 1<sup>ere</sup> sér., 32).

<sup>&</sup>lt;sup>52</sup>Les éditions sont nombreuses. On se référera aux sources éditées (cf. *infra*).

XIV<sup>e</sup> siècles, qui concernent le corléonais), de S. Maria della Giummare de Sciacca, monastère grec (17 parchemins du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle), de S. Maria di Malfinò, monastère grec du diocèse de Messine (398 parchemins des XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) et de S. Margherita di Polizzi, monastère bénédictin (87 parchemins pour la même période). Un dernier grand corpus est constitué par les registres notariaux qui s'étendent de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Trois fonds ecclésiastiques palermitains sont importants pour l'histoire du XII<sup>e</sup> siècle : le *Tabulario di S. Maria di Monreale* conservé à Biblioteca Regionale de Palerme (150 parchemins pour les XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles), qui nous renseigne sur l'immense territoire de cet archevêché, essentiel pour notre recherche, le chartrier de la Chapelle Palatine (une cinquantaine de parchemins pour cette période) et celui de la cathédrale de Palerme, réorganisé et réouvert en 2000, qui contient une soixantaine d'actes utiles à notre travail. Enfin, l'Archivio Comunale conserve les archives du sénat de Palerme<sup>53</sup>, dont la majeure partie se rapporte au territoire de Palerme.

Dans les autres villes de Sicile sont conservés des fonds moins abondants, mais non moins importants. Certains nous sont restés fermés, comme ils le sont depuis des décennies à tous les chercheurs : il s'agit de ceux de la cathédrale de Cefalù<sup>54</sup> et de S. Maria di Agira<sup>55</sup>. D'autres, au contraire, autorisent une large consultation : la cathédrale de Catane (une soixantaine de parchemins pour la période considérée)<sup>56</sup>, la Biblioteca Ursino Recupero de la même ville (fonds de S. Nicolò dell'Arena et de S. Maria di Licodia), la cathédrale de Patti où le fonds de la cathédrale est très riche (plusieurs centaines d'actes pour les XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)<sup>57</sup>.

L'histoire de la Sicile à la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne explique que nombreuses soient les sources dispersées hors du territoire insulaire : à Tolède (fonds Medinaceli), on l'a dit, dans l'Archivio de la Corona de Aragòn à Barcelone, mais aussi, pour

 $<sup>^{53}\,\</sup>mathrm{L'\acute{e}dition}$  en a été entre prise et concerne essentiellement le XIVe siècle. Cf. in fra.

 $<sup>^{54}</sup>$  Mais il a été abondamment exploité, et surtout photographié, par C. A. Garufi au début du XX $^{\rm e}$  siècle. Ses clichés m'ont aimablement été montrés par D. Cicarelli.

<sup>&</sup>lt;sup>55</sup> Décrit et catalogué par P. Sinopoli di Giunta (cf. *infra*).

<sup>&</sup>lt;sup>56</sup> L'essentiel a été détruit par une série de tremblements de terre.

<sup>&</sup>lt;sup>57</sup> Nous en profitons pour rendre hommage au père A. Sidotti qui, malgré la maladie qui l'affectait, nous a reçue lors de deux séjours de travail avec une très grande gentillesse en 1997 et 1998.

la partie orientale de la Sicile, à la Bibliothèque nationale de Paris (actes latins et grecs de S. Maria Latina de Messine)<sup>58</sup>.

Enfin, des compilations manuscrites d'actes de l'époque normande se trouvent à la Biblioteca Comunale de Palerme et à la Bibliothèque du Vatican.

La consultation des archives ne saurait toutefois suffire<sup>59</sup>. Les chroniques qui scandent le XII<sup>e</sup> siècle de manière très inégale à l'intérieur comme à l'extérieur du *regnum*, nous informent, pour les chroniques latines, surtout sur les débuts et la fin de la présence normande en Sicile et, pour les chroniques en arabe, sur la politique de la Sicile dans le *dār al-islām*. Quant aux documents de la Gheniza<sup>60</sup>, nettement moins abondants au XII<sup>e</sup> siècle qu'au siècle antérieur, et aux *fatwās* maghrébines, ils éclairent surtout les échanges commerciaux et seront exploités sous peu dans un autre cadre. Seuls les éléments contenus dans les textes de la Gheniza et se rapportant à la conquête de la Sicile par les Hauteville ont été analysés dans le préambule.

L'étude de la représentation du pouvoir normand et de la place de l'élément islamique dans ce cadre s'appuient pour une part sur des sources textuelles. Ainsi, la célébration des souverains normands dans les panégyriques de cour rédigés en arabe constitue un indice important de la réception de cette élaboration idéologique dans un contexte islamique. L'ensemble de la production littéraire promue par les souverains sera prise en examen dans ce cadre. Un bon exemple en est la *Géographie* d'Idrīsī qui décrit le monde pour Roger II et offre une image de la Sicile d'une précision inégalée.

L'analyse de la sphère de la souveraineté requiert l'examen de nombreux autres éléments non textuels, comme les monnaies<sup>61</sup>. L'épigraphie monumentale<sup>62</sup> – presque entièrement en arabe pour les édifices royaux – fournit également un apport substantiel, de même que les vestiges architecturaux et artistiques du mécénat des Hauteville.

L'archéologie, enfin, est indispensable à l'analyse de l'organisation du territoire insulaire au XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> Pour une présentation plus précise de ces fonds, nous renvoyons aux éditions de documents qui en ont été tirés et qui contiennent tous les renseignements nécessaires.

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> Nous détaillerons l'histoire et les spécificités des sources rapidement énumérées ici au cours de l'analyse, les sources d'archives ne bénéficiant pas du même traitement ont, pour cette raison, étaient présentées de manière plus précise.

<sup>&</sup>lt;sup>60</sup> S. Simonsohn, *The Jews in Sicily. I. 383-1300*, Leyde-New York-Cologne, 1997 (*Studia Post-Biblica*, 48, 1).

<sup>61</sup> L. Travaini, La monetazione nell'Italia normanna, Rome, 1995.

<sup>&</sup>lt;sup>62</sup> M. Amari, *Le epigrafi arabiche di Sicilia, trascritte, tradotte e illustrate. Parte Prima : Iscrizioni edili*, Palerme, 1875, rééd. revue par F. Gabrieli, Palerme, 1971.